

Arni Thorarínsson

Le temps
de la
sorcière

Métailié
N O I R



LE TEMPS DE LA SORCIÈRE

BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE

Jens-Martin ERIKSEN
Anatomie du bourreau

Arnaldur INDRIDASON
La Cité des Jarres
La Femme en vert
La Voix

Vagn Predbjørn JENSEN
Le Phare de l'Atlantide

Arni THORARINSSON

LE TEMPS
DE LA SORCIÈRE

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2007

Titre original: *Tími norðarinnar*

© Arni Thorarinnsson, 2005

Published by agreement with JPV Publishers, Reykjavik

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2007

ISBN: 978-2-86424-621-3

Au moment précis où sa tête heurta les roches de l'éboulis, j'étais en train de reposer la télécommande tout en réfléchissant à cet amour que les gens éprouvent pour leurs animaux de compagnie.

Le rapprochement est évidemment hors de propos. Pourtant, c'est exactement comme cela que c'est arrivé; exactement comme cela, au moment même où je me demandais si l'amour qu'on porte à ces animaux ne provient pas du pouvoir que possède celui qui aime sur l'objet de son amour. Et inversement: si celui qui aime son animal domestique ne se place pas du même coup sous l'emprise de cet animal. Franchement, qu'est-ce qui ne passe pas dans la tête des gens?

Même heure, deux lieux. Existe-t-il un lien?

SAMEDI

– Une excursion-surprise?

Le bavardage d'Asbjörn se noie dans le brouhaha environnant et je suis forcé de lui demander de répéter au téléphone. Cette saleté de cellulaire flambant neuf qu'il m'a imposé. Je déteste ce machin qui permet aux autres de me joindre n'importe où et n'importe quand. Ce gadget qui me permet de joindre les autres n'importe où et n'importe quand. Qu'est-ce qu'on y gagne? La connexion permanente. Le contact ininterrompu avec le monde qui nous entoure. Qu'est-ce qu'on y perd? La tranquillité. Et la faculté de se déconnecter du monde qui nous entoure.

– Hein? hurle Asbjörn en guise de réponse.

– Tu disais quoi?

– Je disais qu'il y avait eu un accident dans une excur...
Il n'achève pas sa phrase.

– Un accident?

Silence.

– Un accident, où ça?

Aucune réponse. La communication a été coupée. Je repose le téléphone sur mes genoux et gare la voiture sur l'accotement. Un jour, j'ai lu que les téléphones cellulaires facilitaient la tâche des criminels parce qu'ils étaient joignables à tout moment. En même temps, ils ont compliqué celle des auteurs de romans policiers parce que le héros comme la victime étaient eux aussi toujours accessibles: le suspense et le danger de mort impliqués par l'impossibilité de joindre ou d'être joint appartenaient désormais presque au passé. Mais la possibilité d'être contacté de façon permanente ne recèlerait-elle pas plus de suspense et de danger mortel que l'impossibilité de l'être?

– Quel est le problème? demande Joa. Elle me lance un regard en coin depuis le siège du passager où elle est assise, imposante, dans son épais anorak imperméable.

J'allume une cigarette.

– C’était Asbjörn qui me parlait d’un accident pas loin d’ici. Ensuite, on a été coupés.

Joa inspecte les alentours.

– Einar, nous sommes complètement cernés par de hautes montagnes.

Je baisse la vitre et je souffle la fumée dans l’air humide, à l’extérieur. Aussitôt, il se met à pleuvoir. Quelqu’un serait-il en train de protester? Y a-t-il quelqu’un là-haut qui voudrait par hasard éteindre ma cigarette?

– Fichue technique, je marmonne.

– Elle n’est pas encore arrivée jusqu’ici, observe Joa. Ici, dans le Nord, les montagnes empêchent de capter le réseau.

Elle se méprend sur mes paroles. Je voulais parler des cohortes de pompiers célestes. La police antitabac du Tout-Puissant.

– Alors là, ça m’étonnerait, je dis en regardant les environs. À mon avis, la vallée de Hjaltadalur n’est pas assez encaissée pour que les montagnes fassent écran au réseau. Quant à ces sommets, ils ne sont pas si hauts que ça. J’essaie de prendre un ton théâtral et alambiqué: leur forme rappelle celle de mamelons récemment remplis de silicone qui auraient été posés sur le corps du pays.

– Ça se pourrait! s’esclaffe Joa, d’un rire un peu emprunté. Puis, elle jette un coup d’œil autour d’elle et ajoute: tu as tout à fait raison, même si tu ne donnes pas dans l’originalité poétique. D’ailleurs, elle est plutôt jolie, cette paire de seins.

Il se trouve que Dame Nature a voulu que Joa et moi partagions le même goût pour la beauté féminine.

– Peut-être que le pays refuse ces irritations électriques permanentes, j’observe en soupirant. Et je le comprends sacrément!

J’attrape cette saleté de cellulaire et j’appelle Asbjörn.

Il est de mauvais poil.

– Pourquoi tu m’as raccroché au nez?

– Je t’ai pas raccroché au nez. Tu as dû appuyer sur la mauvaise touche.

– J’ai appuyé sur aucun bouton.

– Bien sûr que si.

– C’est toi qui as appuyé sur le mauvais bouton. T’y connais rien.

Je lance un clin d’œil à Joa.

– Ok, d’accord. Pas envie de me chamailler avec toi. Tu me parlais d’un accident?

– Oui, une bonne femme tombée dans la rivière glaciaire, la Vestari-Jökulsá. Elle s’est peut-être noyée. Au fait, vous avez terminé avec les interviews des lycéens?

– Ouais, ouais.

– Et vous êtes où?

– Dans la vallée de Hjaltadalur. On vient de quitter Holar.

– Alors, vous n’êtes pas loin des lieux de l’accident. Une ambulance vient de partir d’ici avec un flic, elle est peut-être déjà arrivée à Varmahlid. D’après ce que j’ai compris, le groupe est reparti là-bas en jeep à la rencontre de l’ambulance.

– C’est quoi cette histoire d’excursion-surprise?

– Eh bien, c’est un groupe qui vient d’une entreprise basée à Akureyri et qui s’est offert un voyage-surprise.

– Ah ouais, le genre de truc censé améliorer le moral de merde? Une beuverie collective sous prétexte de cohésion du groupe.

– Ça, j’en sais rien. Toi et ton humour à deux balles. On a de bonnes chances d’être les premiers sur le coup avec photos et interviews. T’as plus qu’à la boucler et à foncer.

Je reste dubitatif.

– J’ai l’impression, mon cher Asbjörn, que notre petite agence d’Akureyri aurait grandement besoin d’un de ces voyages-surprise. Histoire de remonter le moral des troupes, d’améliorer l’esprit d’équipe, de développer la combativité, l’affection, la considération mutuelle...

Il ne répond rien.

– Hein? Et pour nous surprendre un peu? Tout ça sous ton énergique et vigoureuse direction.

Il ne répond toujours rien. Il a raccroché. Ou alors appuyé sur la mauvaise touche.

D’un air absent, je fredonne *En revenant de Holar à cheval* alors que je dépasse une pancarte qui souhaite aux voyageurs la *Bienvenue à Holar*. Le temps s’éclaircit légèrement. Sous le ciel gris, les champs sont jaunes et sales. Au beau milieu de nulle part s’élève une croix, seule et abandonnée. Les chevaux se sont rassemblés et se tiennent immobiles, serrés les uns contre les autres, pleins de sagesse et d’humilité. Dans le rétroviseur, j’aperçois le clocher de l’église de Holar qui fait penser à un crayon à papier aiguisé,

situé à l'écart de l'ancienne nef qui rappelle une gomme. C'est dans ce bâtiment que les lycéens d'Akureyri, dans leur optimisme, avaient pensé jouer la première représentation de leur adaptation de *Loftur le Sorcier*. Les gamins m'ont expliqué que ce projet n'a pas abouti. Pas mal, pourtant, comme idée, étant donné que l'action de cette vieille pièce de théâtre islandaise est censée se produire à Holar et dans son église. Mais après tout, qu'est-ce que j'en sais, puisque je ne l'ai jamais lue ni vue jouer sur les planches? Du reste, je n'ai rien d'une autorité ecclésiastique et ne perçois probablement pas avec assez d'acuité le caractère problématique de la représentation dans la maison de Dieu d'une pièce traitant d'un homme qui a pactisé avec le diable en personne. En guise de consolation, on leur a donné accès au gymnase de l'école, qui se trouve sur le charmant ensemble scolaire où se côtoient la pittoresque bâtisse de la vieille école avec son toit rouge, toutes sortes de constructions récentes et même une ferme de tourbe peinte en noir. L'histoire de l'architecture islandaise dans un mouchoir de poche. Sans parler du goût très sûr des Islandais dans ce domaine.

Peut-être serais-je plus en paix avec moi-même si j'avais appris à m'occuper des chevaux à l'école de Holar? Cela m'aurait-il apporté l'équilibre, l'humilité et la sagesse qui caractérisent ces chevaux qui défilent à vive allure telles des statues velues sur le bord de la route alors que nous entrons dans la province de Skagafjörður?

– Pourquoi tu n'as pas essayé? demande tout à coup Joa.

Je suis abasourdi.

– D'apprendre à m'occuper des chevaux?

– Non, gros bêta! De faire enfin la paix avec ce pauvre Asbjörn. Je veux dire, vous allez devoir travailler en étroite collaboration dans le Nord. Pourquoi ne pas essayer?

– Je crois que j'en ai simplement pas envie. Si je fais des concessions à Asbjörn, je ne serai plus moi-même. Il est comme il est, et moi, je suis comme je suis.

Je sens qu'elle me regarde d'un air surpris. Si ce n'est accusateur.

– Ça te ferait peut-être pas de mal de mettre un peu d'eau dans ton vin, marmonne-t-elle ensuite.

– C'est juste que ce satané bonhomme est emmerdant comme la pluie, je rectifie. Et toi, tu le trouves peut-être sympa?

Elle garde le silence un moment.

– Il est comme il est.

- Exact, par conséquent, nous sommes d'accord.
 - Non, on n'est pas d'accord du tout. Tu es toi-même un emmerdeur de première, une vraie *pain in the ass*. En plus, il est plutôt déprimé en ce moment. Il vient de perdre son poste de rédacteur en chef...
 - Oui, encore heureux, il arrive parfois ce qui doit arriver, je coupe.
 - ... et on l'envoie ici, dans le Nord, s'enterrer avec toi dans ce trou. Avec toi, entre tous!
 - C'est indubitablement une punition un peu sévère. Pour nous deux.
- Je me remets à penser aux chevaux.
- Mais bon, nous leur avons tendu la cravache pour nous battre, je conclus.
- Joa secoue la tête.
- On dirait deux petits garçons. Vous êtes comme deux gamins qu'on envoie au coin pour s'être chamaillés. Et vous continuez à vous y disputer même si vous en avez oublié la cause depuis longtemps.
- Elle a raison, comme la plupart du temps. Comment diable vais-je réussir à purger ma peine une fois qu'elle sera repartie à Reykjavik?

Pendant que nous traversons le pont qui enjambe la Heradsvötn, nous voyons un attroupement devant le restaurant de Varmahlid, de l'autre côté de la rivière. Quatre grosses jeeps stationnent avec d'autres voitures sur le parking alors qu'une ambulance et une voiture de police sont garées sur le trottoir.

- Alors là! je dis. Ça m'étonnerait que tous ces gens habitent ici.
- Évidemment que non! Ce sont des voyageurs qui vont profiter des joies de la campagne pour les fêtes de Pâques, répond Joa. Et il y a aussi, à mon avis, les gens qui rentrent de cette excursion-surprise.
- Ceux qui portent des cirés.

Ils sont pour la plupart boudinés dans leurs combinaisons étanches de couleur bleue et deux ou trois d'entre eux ont gardé leur gilet de sauvetage par-dessus. Quelques-uns sont coiffés de casques de protection rouges. Le groupe est visiblement revenu à la civilisation en toute hâte sans prendre le temps de se changer.

Quand nous nous approchons, nous voyons clairement que ces gens sont totalement bouleversés. La majorité d'entre eux est rassemblée en trois rangées serrées autour de l'ambulance; ils pleurent ou se consolent mutuellement. À l'intérieur de l'ambulance, je distingue deux blouses bleues ainsi qu'un homme et une femme vêtus de combinaisons blanches.

Nous nous garons et Joa attrape son appareil photo sur la banquette arrière.

– Elle est juste passée par-dessus bord tout à coup. Sans aucun signe avant-coureur. Je n'arrive pas à comprendre comment.

C'est un homme grand et viril. Il a la peau burinée, des cheveux épais, une barbe rousse très fournie et grisonnante qui couvre son visage taillé à la serpette. Le propriétaire de la SARL Excursions-surprise Sigurpall Einarsson semble n'être qu'énergie et force dans son imposante combinaison étanche. Cependant, il a les lèvres qui tremblent.

– Jamais il ne m'est arrivé une chose pareille. Jamais. Alors que tout allait pour le mieux. Que l'ambiance du groupe était excellente.

– C'était vous le guide? je demande après l'avoir coincé contre l'ambulance.

Il hoche lentement sa tête ébouriffée avant de la secouer avec la même lenteur, comme si sa position dans le réel lui échappait totalement. Pourtant, en cet instant, personne d'autre n'est susceptible de me donner des informations. Il faut que je me fasse une idée plus précise du déroulement des événements.

– Dans quelles conditions l'accident s'est-il produit? De quel genre d'excursion s'agissait-il?

Il marque quelques instants de silence.

– C'était une excursion-surprise comme j'en ai fait des dizaines, si ce n'est des centaines, ces cinq dernières années. Une excursion tout à fait pareille aux autres. On était en train de descendre la rivière glaciaire en rafting lorsque cette femme est passée par-dessus bord. Comme ça, sans crier gare.

– Ce n'est pas un peu tôt pour faire du rafting? C'est un sport qui se pratique plutôt en été, non? je demande.

– Oui, en général on commence au mois de mai. Mais il faisait tellement beau, le temps était tellement calme et doux que deux ou trois semaines de plus ou de moins, ça ne faisait aucune différence.

Les conditions ne pouvaient pas être meilleures qu'aujourd'hui. Ça n'a rien à voir avec ça. On m'a demandé d'organiser une excursion pour cette entreprise et je m'y suis pris comme d'habitude. Dynamique de groupe, pique-nique, rafting, parapente et ce genre d'activités. Quant à la rivière glaciaire occidentale, elle est faite sur mesure pour les débutants dans ce type d'excursions.

– Un pique-nique, vous dites? Avec des boissons alcoolisées? Sigurpall renifle.

– Ils ont eu droit à un chocolat chaud.

J'attends qu'il poursuive mais, ne voyant rien venir, je lui demande:

– Les participants étaient ivres?

Sigurpall sursaute. La méfiance s'est installée dans ses yeux noirs.

– Dites donc, vous êtes qui?

– Je me suis présenté tout à l'heure. Je m'appelle Einar et je travaille au *Journal du soir*. Nous venons d'ouvrir une agence à Akureyri.

– Pourquoi vous ne vous contentez pas de toutes les saletés qu'il y a à Reykjavik? Y'a pas assez de merde pour vous là-bas, ou quoi? marmonne-t-il.

Tout ça ne me dit rien qui vaille.

– Notre journal considère qu'il est nécessaire de développer l'information concernant les grands changements qui s'opèrent actuellement en province, je récite en répétant la ligne éditoriale dictée quelques jours plus tôt par Hannes, le directeur de la publication. En outre, nous souhaitons mieux informer les gens qui y résident.

– Et vous allez faire les gros titres avec ça? il demande. Sa voix s'est mise à trembler tout autant que ses lèvres.

– Absolument pas, je dis en essayant de garder mon calme alors que l'homme est apparemment sur le point de perdre le sien. Tout ce qui m'intéresse, c'est d'obtenir des renseignements exacts sur cet accident. Comme par exemple, savoir de quelle entreprise viennent ces gens.

Je regarde le groupe affligé. Je ne distingue pas la moindre trace d'alcool chez qui que ce soit. Joa s'occupe de prendre les photos discrètement.

– Ils travaillent à la fabrique de confiseries Nammi d'Akureyri, répond Sigurpall de plus en plus sur ses gardes.

– Il y avait combien de participants?
– Seulement une trentaine. Certains étaient accompagnés de leur conjoint.

– Ce n'est pas plutôt inhabituel pour une excursion destinée à favoriser la dynamique de groupe sur le lieu de travail?

– Si, en effet. Mais ce voyage était aussi conçu comme une sorte de fête annuelle de l'entreprise. Ils avaient l'intention de terminer la journée par un repas à Akureyri ce soir. Puis, il ajoute : je ne sais pas ce que ce dîner va devenir.

– Oui, mais il n'y a pas eu mort d'homme, non? Ce n'est pas si grave que ça.

Sigurpall s'est mis à trembler de la tête aux pieds.

– Comment s'appelle la femme qui est tombée dans la rivière?

– C'est la femme du directeur. Je ne me souviens plus de son nom.

– Et lui?

– Il s'appelle Asgeir Eyvindarson. Il est là, dans l'ambulance. Inconscient, comme son épouse.

– Ah bon! Qu'est-ce qui lui est arrivé? je demande.

– Il s'est jeté à l'eau après elle, répond Sigurpall. Puis, il semble être pris d'une subite logorrhée due à la tension nerveuse : j'étais dans le bateau qui se trouvait devant et j'ai vu trop tard ce qui s'était passé. Il s'est jeté à l'eau mais n'a pas réussi à la rattraper. Elle était partie loin en aval dans la rivière et il a été emporté avec elle. Il s'est passé plusieurs minutes avant qu'on arrive à les repêcher.

– Combien, à votre avis?

– Je n'en sais rien. Peut-être cinq, peut-être plus. Peut-être moins. Tout s'est passé si vite.

– Et ils ne portaient pas de gilet de sauvetage?

Il me lance un regard accusateur.

– Bien sûr que si.

Ensuite, il baisse les yeux, donne un coup de pied dans un caillou en l'envoyant de toutes ses forces dans la rivière Heradsvötn et se dirige, accablé, vers la cafétéria. Joa se tient dans l'embrasure de la porte et se régale avec une glace. Il y a quand même des gens qui sont sacrément cool, je pense, bien que je n'aie aucune envie de rire.

J'essaie d'engager la conversation avec deux policiers assis dans leur véhicule. Ils ne me disent pas grand-chose et n'ajoutent aucune information à celles que j'ai déjà.

– Nous devons y aller. Vous n’avez qu’à appeler le commissariat plus tard dans la journée. Ou bien l’hôpital.

Brusquement, une voix masculine laisse échapper un hurlement de douleur dans l’ambulance. Je ne parviens pas à discerner si cette souffrance est de nature physique ou psychologique. La voiture de police s’engage sur la route qui mène au pont, suivie de l’ambulance. Je les regarde traverser la rivière. Au même moment, les sirènes retentissent et ce bruit terrifiant auquel nul ne peut s’habituer s’épand sur les campagnes tranquilles et humides de la province de Skagafjörður.

Cette excursion-surprise se serait-elle transformée en voyage fatal ?

SAMEDI

Vus d'en bas, les montagnes et massifs qui du ciel semblent aussi acérés et impraticables que des lames de rasoir paraissent dénués de tout danger, rouillés, érodés et fatigués. Quand je me suis rendu à Akureyri en avion il y a une semaine à peine, la neige accumulée dans les ravins ressemblait surtout à des rayures horizontales blanches dessinées sur un pull-over islandais gris. Mais aujourd'hui, alors que nous traversons la vallée d'Öxnadalur, cette neige se réduit à quelques taches sales disséminées au pied des montagnes qui longent les deux côtés de la route. Quelques fermes montent encore la garde çà et là. Des meules de foin blanches datant de l'été dernier sont les seules traces d'activité humaine dans les champs décolorés.

Vu la tournure que prennent les événements, la plupart de ces terres tomberont tôt ou tard dans l'escarcelle des magnats islandais, ceux qui voient l'avenir de l'agriculture du pays en termes de remembrement, de plus grandes unités de production, d'exigences accrues de la productivité et de chiffres d'affaires ronds.

Les antiques stèles de pierre entassées sur le bord de la route, jadis destinées à indiquer le chemin aux voyageurs, défilent à toute vitesse comme autant de symboles d'un temps depuis longtemps révolu, d'une Islande à jamais disparue.

Je suis tiré de ma méditation par Joa qui sort d'un sac plastique de la cafétéria de Varmahlid deux petits œufs en chocolat pour m'en donner un.

– Une semaine avant Pâques, c'est peut-être un peu tôt, non ?

– C'est une époque depuis longtemps révolue, répond Joa comme si elle suivait le fil des pensées qui me viennent pendant que je conduis. Maintenant, on a le droit de faire tout et n'importe quoi. Tout le temps.

Elle a déjà commencé à grignoter son œuf. Je lui fais signe que je ne peux pas ouvrir un œuf de Pâques tout en conduisant. Elle le casse en morceaux et me tend le précepte pseudo-philosophique qui se trouve à l'intérieur.

– Qu'est-ce qu'il y a d'écrit? elle demande.

– *Du pire naît parfois le bien.*

Joa éclate de rire et crache sans le faire exprès quelques petits morceaux de son œuf. En plein dans le mille!

Je soupire, exaspéré, et balance le papier par la vitre de la voiture.

– Et toi, qu'est-ce qu'il y avait dans le tien?

– *Il faut avoir les reins solides pour supporter les jours heureux.*

– Rappelle-toi bien ça, ma petite Joa, je dis avec un sourire. Et souviens-toi que ces jours dorés que tu vas passer dans le Nord en ma compagnie et celle d'Asbjörn prendront fin un jour. Alors, il faudra que tu aies les reins solides. Sacrement solides.

Elle secoue la tête en affichant un rictus.

– Contrairement à certains, je ne suis pas allergique à la province.

– C'est de moi que tu parles? je demande en feignant d'être vexé. Je ne sais même pas ce que ça veut dire! En revanche, je sais bien que je suis un vieux rat des villes.

Et au fond de moi, je sais également, même si je n'en dis rien à Joa, que cet exil pourrait m'être bénéfique. Je n'en ai rien dit à Hannes non plus quand il m'a communiqué la décision. Oui, j'ai bien dit: communiqué. J'ai renâclé et freiné des quatre fers, expressions qui d'ailleurs renvoient à des concepts campagnards pour des raisons que j'ignore. Alors, Hannes s'est penché par-dessus son bureau couvert de rayures et d'entailles dans les locaux du *Journal du soir*, avec son gros cigare coincé entre l'index et le majeur de sa main droite il a laissé tomber la cendre dans le cendrier, m'a fixé de ses yeux bleu clair, puis a pointé son menton en avant en disant:

– Mon petit Einar...

Quand il m'appelle de cette manière, je sais que nous en sommes arrivés au point où je n'ai d'autre choix que d'accepter la décision que Hannes a prise pour moi.

– Mon petit Einar, il le faut.

Ainsi, la question était tranchée. J'allais devoir abandonner mon ancien terrain de chasse, les informations sur les activités de la police dans la région de la capitale et être envoyé pour un temps indéterminé dans le nord du pays, à Akureyri, où Asbjörn et moi-même allions assurer "l'expansion du journal dans le Nord et dans

l'Est en cette période de changements radicaux et révolutionnaires", selon les termes que Hannes avait employés en exposant sa ligne éditoriale. J'allais m'occuper de la rédaction des articles et Asbjörn de l'entretien du bureau ainsi que de la mise en place d'un réseau de vente et de distribution. Quant à Joa, elle allait nous assister au début en tant que photographe. Hannes sait parfaitement qu'Asbjörn et moi, nous ne nous entendons pas. Asbjörn est discipliné et manque d'assurance quand il devrait se montrer audacieux et entreprenant, il est buté et entêté quand il devrait faire preuve d'ouverture et de flexibilité. En outre, il ne supporte pas qu'on lui en fasse la remarque. Mauvaise combinaison.

– Drôle de couple? avait noté Hannes. Oui, tout à fait. Mais Asbjörn est né et a passé son enfance dans le Nord, il a fréquenté le lycée d'Akureyri et connaît le coin comme sa poche. Quant à toi, tu es notre plus fin limier...

Putain de bordel de merde!

– ... et celui en qui j'ai le plus confiance pour nous procurer des informations fiables. Tu as également fait de gros efforts en ce qui concerne ton... oui, comment dirais-je, mon cher... ton style de vie?

Putain de merde!

– Et une quantité suffisante d'obligations urgentes ne pourra que t'aider dans la lutte que tu livres contre toi-même. J'ai personnellement réglé un problème identique de la même manière, au cours du siècle dernier.

Traduit en islandais moderne*, ça donne: *fucking shit!*

– Hermann et moi, nous sommes d'accord sur ce point.

My god! je me suis dit en pensant au directeur de la publication et au rédacteur en chef du *Journal du soir* nouvellement nommé après le coup magistral de Hannes qui a fait fusionner le journal avec la Société Islandaise de Presse, l'importante boîte du magnat Ölver Margretarson Steinssonar, qui s'appelle désormais Médias Islandais Réunis. Condamné pour le meurtre de son épouse il y a une vingtaine d'années, le riche et respecté économiste Hermann Gudfinnsson travaille aujourd'hui à sa rédemption dans les vignes du Seigneur, comme je vous l'ai déjà dit ailleurs. La question qui continue de me hanter est: quel est le Dieu que ce Hermann

* C'est-à-dire en anglais, langue de plus en plus "envahissante" dans l'islandais parlé. (Toutes les notes sont du traducteur.)

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)*

en XXXXXX 2007

N° d'édition: 2806001 – N° d'impression:
Dépôt légal: août 2007

Imprimé en France

SOYEZ LES PREMIERS
INFORMÉS

www.editions-metallie.com

NOUVELLES PARUTIONS

présentation des titres, revues de presse

PREMIERS CHAPITRES

CATALOGUE

VENUE D'AUTEURS

dédicaces, rencontres, débats